

Collection littéraire fondée et dirigée par Radamès Lackany

CONFERENCE

**SOUVENIR D'UN VETERAN
DE BIR HAKIM ET D'EL ALAMEIN
Par CLAUDE J. CORNUEL**

*Texte de la conférence donnée le vendredi 27 novembre 1981
au siège de l'Atelier d'Alexandrie en la Salle des Conférences*

ALEXANDRIE 1983

CLAUDE J. CORNUEL



Monsieur Claude J. Cornuel est né le 12 novembre 1907 à St. Cloud (Seine et Oise), dans une famille d'Universitaires.

Son père était professeur à l'Ecole Normale. Officier de l'Instruction publique, il est tombé au champ d'Honneur le 3 septembre 1914.

Son oncle agrégé de l'Université était professeur d'Anglais, boursier de la Fondation Kahn. Il fit un voyage autour du monde entre 1910 et 1913. Il tomba lui aussi au champ d'Honneur le 6 juin 1915.

Monsieur Claude J. Cornuel est Pupille de la Nation. Il fit ses études primaires et secondaires d'abord au Lycée Lakanal à Sceaux jusqu'à la classe de Seconde, puis au Lycée Janson de Sully à Paris, où il obtint alors qu'il était en première un Prix d'Excellence. Il obtint son Baccalauréat Lettres - Philosophie en 1925.

En 1926, pour étudier l'allemand il rejoint l'Université de Bonn en Rhénanie et obtint un diplôme de fin d'études en langue allemande en 1927.

De 1928 à 1930, il fait son service militaire.

De 1930 à 1932, il est à la Sorbonne, où il obtint trois certificats de licence. En même temps il entre à l'Agence Havas comme rédacteur en 1929. Il démissionne de Havas en mai 1931.

Il s'engage dans différents postes dans l'enseignement en France au cours de l'année scolaire 1931, 1932.

Il entre en octobre 1932 à la Mission Laïque Française où il fait carrière. En 1932 il est détaché auprès de l'Ecole Menascé à Alexandrie et enseigne le Français et l'Anglais jusqu'en 1939 (juin) date à laquelle il est mobilisé en Syrie.

Officier dans les Forces Françaises Libres, Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire, Croix de guerre, Médaille de la Résistance , décoré de la "Bronze Star " U. S. A., le Colonel Cornuel a eu la chance de sortir indemne des combats de Bir Hakim et d'El Alamein , cette bataille d'Apocalypse où le canon ne cessait de cracher sans cesse le feu , pour finir la guerre à Berlin en 1945, comme modeste adjoint du Général Koenig, après l'avoir suivi depuis la campagne du Levant en 1941 , jusqu'à l'armistice, et après sa démobilisation jusqu'en 1947 comme civil, représentant en Allemagne occupée d'un groupe de presse française.

Retourné à la vie civile, M. Cornuel termine sa carrière comme un des directeurs à Paris de la Chase Manhattan Bank de New York, dont il est retraité depuis 1972.

Revenu dans notre pays comme touriste parce qu'il avait des amis fidèles restés loyaux au cours des quarante dernières années et aussi parce que l'Egypte avait exercé sur lui un attrait profond, il a pu rassembler les éléments qu'il a vécu, restés présents dans sa mémoire.

M. Cornuel s 'est proposé dans la causerie qu'il donna le Vendredi 27 novembre 1981 du haut de la Tribune de "l'Atelier", de nous retracer quelques souvenirs et faire revivre ces instants pathétiques où l'obscur combattant qu'il était a pu avec tous ses camarades mériter cet éloge du Général de Gaulle : " *Quant à Bir Hakim, un rayon de la gloire renaissante est venu caresser le front sanglant de ses soldats, le monde a reconnu la France* ". (Général de Gaulle. Mémoires. Tome II)

Alexandrie, Décembre 1982

L'Atelier d'Alexandrie

SOUVENIR D'UN VETERAN DE BIR HAKIM ET D'EL ALAMEIN

Le 25 octobre, je me suis rendu à El Alamein, à la Commémoration des combats qui marquèrent le début des succès de la 8ème Armée britannique contre les forces de l'axe et fit de ce très modeste village côtier la base de départ de l'offensive du Maréchal MONTGOMERY, anobli plus tard *Viscount of Alamein*, pour aboutir à la conquête de la Lybie, pays dont on parlait moins à l'époque qu'on en parle aujourd'hui, où nous avons combattu. C'est avec une émotion profonde que je suis allé me recueillir sur les tombes et devant les monuments de tous ceux qui, amis ou ennemis, tombèrent, faisant à leur Patrie le sacrifice de leur vie.

Les cérémonies auxquelles assistaient les représentants les plus qualifiés des puissances belligérantes, chacune dans leur individualité. Leur simplicité, le recueillement des assistants fut plus grand et le plus touchant hommage que nous les vivants, puissions rendre à nos morts.

Depuis ma plus tendre enfance ces vers de Victor Hugo, sont restés gravés dans ma mémoire :

" Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie "

C'est dans cet esprit que j'ai été élevé, par ma mère alsacienne et veuve de guerre en septembre 1914.

Je suis allé également le 11 novembre prier à Alexandrie sur les tombes de mes camarades Français : Chrétiens, Juifs, Musulmans, tous mes frères devant Dieu.

Au cimetière militaire d'Alexandrie, quelques noms de militaires m'étaient personnellement connus - grièvement blessés soit à Bir Hakim, soit à El Alamein et qui moururent dans les hôpitaux d'Alexandrie en 1942 - A El Alamein, la stèle du Lieutenant-Colonel AMILAKVARI, prince Georgien officier à La Légion Etrangère, me rappela le souvenir de ce magnifique officier, preux chevalier, adoré de ses hommes et de ses collègues, pour qui la devise de la Légion "LEGIO PATRIA NOSTRA" était depuis son entrée à Saint Cyr, jusqu'à sa mort, lorsqu'atteint d'une balle au front, la philosophie de toute sa vie.

Ceux tombés à Bir Hakim ont été réunis à Tobrouk sur la hauteur qui domine le port. J'y étais lors du pèlerinage que nous fîmes en 1955.

Comme le rappelait, un jour récent, le Progrès Egyptien dans la cartouche à côté de son titre, une citation de Lamartine : *"C'est la cendre des morts qui créa la Patrie"*.

Dans tous les cas, tous ces lieux qui rappellent le souvenir de nos glorieux disparus témoignent que la Mère Patrie n'est pas oublieuse" PATRIA NON IMMÉMOR ", ou son équivalent, figure sur certaines de nos décorations à titre militaire.

Il y a quelques jours, je rencontrai le Comte Patrice de Zogheb et nous évoquions l'un et l'autre des souvenirs d'avant-guerre. C'est lui qui en me présentant au Président de votre groupement, M. Radamès Lackany, a suggéré que je vienne évoquer devant vous mes souvenirs sur les combats de Bir Hakim du 27 mai 1941 au 10 juin.

* * *

Ce n'est pas en technicien que je vous parlerai de ce fait d'armes qui montra qu'il y avait de par le monde des Français qui refusaient de se soumettre à Hitler et qui combattirent pour l'honneur de la France. Pourquoi. Comment et pourquoi me trouvais-je à Bir Hakim et quelques mois plus tard à El Alamein ?

Je vais essayer de répondre à vos questions, sans aborder les questions techniques des combats à, et autour de Bir Hakim.

Le Général d'Armée Marie Pierre KOENIG décédé en 1970, qui commanda la position, a écrit un livre sur Bir Hakim qui donnera, j'en suis certain, à ceux qui s'intéressent à la question tous les éléments de réponse. (Ce livre très documenté se trouve à la bibliothèque du centre culturel français d'Alexandrie). Le Général SAINT HILLIER a également publié dans la revue Historia un compte -rendu très détaillé des opérations. Dans ces études écrites par des hommes de métier, outre les détails techniques de notre résistance, apparaît l'esprit qui nous animait tous : nous voulions nous montrer dignes de nos grands anciens : ceux de Verdun. J'en dirai toutefois plus que Patrice Del Dongo qui, présent à la bataille de Waterloo, ne parle que de la disparition de son cheval et de la poignée de main donnée à un cadavre.

J'appartenais moi-même à la 2ème Brigade de la 1ère D.F. L., celle du Général CAZAUD. Comme Koenig, Cazaud était chef du 4ème Bureau à l'Etat-major. Le " Q " Branche dans l'armée britannique à laquelle nous étions rattachés s'occupait des problèmes logistiques, cette partie de l'art militaire ayant trait aux problèmes de transports et du ravitaillement des armées J'avais réussi à obtenir une permission de trois semaines pour Alexandrie. Vers le milieu d'avril, ma permission n'était pas terminée, le Sous-lieutenant ALBY, officier de liaison à Alexandrie, me fit savoir qu'il avait reçu un ordre me concernant d'avoir à répondre d'urgence à Major des F. F. W. D. (Forces françaises du Désert occidental). Alby que certains d'entre vous ont pu connaître ignorait les motifs de cette convocation. Heureusement, on me donnait deux jours de délai.

Je pris le premier train pour le Caire et appris en arrivant là-bas que je devais me mettre en rapport avec le Capitaine THOREAU (plus tard Colonel). Mon homologue à la 1ère Brigade à Bir Abou - Hafez, échelon arrière de Bir Hakim. J'avais deux jours pour rejoindre. On me remit un ordre de mission, un ordre de transport par train - Le Caire - El Faya - via Marsa Matrouh. C'est beaucoup plus tard que je compris la raison pour laquelle j'avais obtenu, au grand étonnement de mes camarades une permission de longue durée pour Alexandrie.

Au mois de décembre 1941, il avait été question d'envoyer des troupes françaises en Russie : L'Ambassadeur russe BOGOMOLOV était allé trouver de GAULLE le 10 décembre pour lui dire que son gouvernement voyait d'un œil favorable l'envoi de troupes françaises et qu'il était disposé à fournir sur place à nos forces tout le matériel nécessaire. Nous aurions dû partir avec le groupe d'aviation "Normandie". Notre division partant de Syrie transitant par Baghdad aurait traversé l'Iran en camions, puis à partir de Tabriz, aurait été transportée par chemin de fer jusqu'au Caucase. De Gaulle avait donné son assentiment.

Le commandement britannique opposa au transport de la 2ème Brigade toutes les objections possibles. Au moment où je partais en permission pour Alexandrie, le Général AUCHINLECK demanda au Général CATROUX, commandant en chef des troupes du Levant, de mettre à sa disposition la 2ème Brigade ; ce qui fut accordé. Aux effectifs existants, on ajoutait un régiment blindé commandé par le Général Remy qui recevait à l'arrière du matériel neuf américain et une compagnie de parachutistes, venu d'Angleterre s'entraînait à Ismaïlia, prête à exécuter les coups de main qui lui seraient demandés.

On supportait au total 12 000 combattants, environ le cinquième de l'effectif que les Alliés faisaient opérer à la fois. Les Forces terrestres de la France Libre resteraient avec les Britanniques.

Je reprends au moment où, nanti des ordres nécessaires, je rejoignais Alexandrie pour faire mes bagages et repartir aussitôt, via Le Caire, pour atteindre le point terminal du chemin de fer au désert occidental. Mes co-voyageurs et moi disposaient de leur lit de camp et de leurs moustiquaires, dans les wagons marchandises mis à notre disposition. A chaque halte, et elles furent nombreuses, nous trouvions de l'eau en quantité suffisante. A chaque étape du thé et un ravitaillement copieux. Cette randonnée dans le désert fut presque aussi agréable que notre départ pour le Soudan où presque une année auparavant nous avions remonté le Nil jusqu'à Assouan pour finir à Port-Soudan avec la possibilité de visiter le Temple d'Abou Simbel avant sa translation.

Au cours de ce voyage Le Caire - El Faya, j'avais eu la chance de rencontrer le Lieutenant FAVRE, un commissaire de Police, un lettré, sympathique, également poète, amoureux de Rutebeuf, de Villon qui avait dirigé la Sureté aux Armées du Territoire Sud-Syrie et qui suivait KOENIG depuis Narvik en Norvège. Cet excellent camarade me sera très utile en France, après la libération : il me permit d'avoir accès aux archives financières de la Sureté Nationale, alors que j'étais à la Chase Manhattan Bank en charge des Etudes Financières, avant de devenir un des directeurs ; Favre donc, en avait assez de "*pantoufler*" à Damas et voulait "*aller au baroud*". A El Faya, une voiture nous attendait, le Lieutenant Favre et moi, nous admirions la baie de Solloum avec sa petite mosquée blanche, où la mer est aussi bleue qu'à Sidi Abdel Rahman que certainement plusieurs d'entre vous connaissent. Le désert n'était pas encore complètement brûlé et le long des côtes il y avait encore de la verdure et des fleurs aux couleurs éclatantes.

En haut de la Passe d'El Faya, nous vîmes les bâtiments érigés à la gloire de l'Italie fasciste constellés des slogans de l'époque : "*Viva il Duce*", ou bien "*Uredire Combatere*" etc... Les bâtiments avaient été passablement détruits et pressés par le temps, nous n'eûmes pas le temps, ni le désir de nous y intéresser plus spécialement, d'autant plus que nous avons à parcourir une cinquantaine de kilomètres pour parvenir au Quartier Général arrière de la 1ère D. F. L.

THOREAU, à notre arrivée à Bir Bou Hafez nous fit bon accueil et nous invita à déjeuner. Il avait envie de connaître les dernières nouvelles du Caire, les potins entendus à l'Etat-major. FAVRE était plus au courant que moi et enchanté Thoreau. Thoreau me mit ensuite au courant des travaux qu'on attendait de moi, ce qui était relativement facile et simple. Mes attributions seraient les mêmes. Il fallait seulement changer de lieux et d'interlocuteurs. Je commençais à jongler avec les règlements anglais et la façon de rédiger à la 2ème Brigade les commandes de matériel, de carburant, d'équipement et de diverses subsistances qui n'étaient pas du ressort de l'intendance. Thoreau était comme moi au civil, engagé volontaire : clair précis, efficace. Il dirigeait au Caire, avant la guerre, la Compagnie d'assurance *l'Union de Paris*.

Il y avait entre Thoreau et moi une certaine ressemblance de traits. Thoreau avait comme moi une ascendance nordique. Ce qui amena quelques fois d'amusants quiproquos. Thoreau me donna rapidement congé et m'envoya à KOENIG qui paraît-il voulait me voir.

Je connaissais bien Koenig. C'était un homme très simple, très direct, qui utilisait au mieux les compétences de chacun. On aimait obéir à Koenig parce qu'il savait commander tout en étant très ferme, en disant parfaitement ce qu'il voulait, il suggérait ses ordres à ses subordonnés de telle sorte que tout en recevant des ordres, le subordonné pouvait avoir l'impression que Koenig avait ordonné telle ou telle chose en tenant compte de l'avis de l'interlocuteur. Peu d'hommes sont capables de commander de la sorte. Favre reçut immédiatement satisfaction.

Il partit dans une compagnie de la Légion pour remplacer un officier évacué vers l'arrière pour cause de dysenterie.

Les mouches, ces horribles mouches qui s'introduisaient dans votre nez, sous vos lunettes, partout et qui piquaient par-dessus le marché, étaient plus redoutées que l'ennemi lui-même. Malgré les consignes féroces à leur sujet, elles apparaissaient constamment en plus grand nombre et nous rendaient la vie difficile. Koenig envisagea de me conserver jusqu' à plus tard à l'Etat-major pour des missions ou d'autres tâches, ce qui ne saurait tarder, me dit-il.

L'Histoire montrera tout à l'heure qu'il avait raison.

* * *

Par quel chemin suis-je arrivé à Bir Hakim et surtout dans les Forces Françaises Libres ?

J'habitais l'Egypte depuis 1933. J'y fus mobilisé en septembre 1939. Incorporé à Beyrouth après un court passage au tribunal militaire comme greffier et interprète d'allemand, je fus envoyé sur ma demande dans un peloton d'EOR, lequel en quatre mois devait nous envoyer à Saumur pour faire de nous des aspirants.

A fin février 1940 j'étais Maréchal des logis, avec un Brevet de chef de section. Un dimanche, je décidai avec un camarade, lui aussi d'Alexandrie, le Maréchal des logis MEJEAN, de désertier le Mess et de nous payer un repas chez *Lucullius*, un restaurant situé face à la mer, non loin de Saint Georges. Nous y rencontrâmes un de mes camarades de Faculté André MOTTET, fondé de pouvoirs du Crédit Lyonnais au Caire. Mottet était secrétaire du Capitaine Gasser, l'officier d'ordonnance du Général Weygand, Commandant en chef du T. O. M. O. (Théâtre d'Opération de la Méditerranée Orientale). Mottet, me confia qu'on recherchait un militaire de toute urgence, connaissant très bien l'allemand et l'anglais susceptible d'être employé à l'Etat-major. Quelques jours plus tard, après ma rencontre avec Mottet, je fus convoqué à l'Etat-major en vue d'un examen. Je passai l'examen sans aucune difficulté.

C'est ainsi qu'après une enquête de moralité auprès de mon chef de corps, en l'occurrence le Commandant du 29ème train, je fus admis au 2ème Bureau, section du Chiffre du T. O. M. O. Dans l'ordre ascendant, mes chefs étaient : (je leur donne le grade qu'ils possédaient à l'époque) Capitaine Breveté d'Etat-major BOISSEAU, chargé de la section ; Chef de bataillon LELAQUAI, Chef du 2ème Bureau ; Colonel de LARMINAT, Chef d'Etat-major ; Général d'Armée WEYGAND, Commandant le T. O. M. O.

Dans le Bureau du Chiffre, "*le saint des saints*", nous étions trois officiers et trois sous-officiers ; nous les sous-officiers, nous assumions la dactylographie des messages codés, traduits en clair, et unanimement nous étions tous capables de chiffrer à nouveau, à l'aide d'autres codes, les messages à diffuser aux échelons inférieurs sous contrôle des officiers. Nous couchions dans nos bureaux, sauf les jours où exceptionnellement nous n'étions pas de service. Notre nourriture nous était apportée par de plantons. Le régime de la Grande Trappe. A l'entrée du couloir menant à nos bureaux, une sentinelle baïonnette au canon veillait à notre tranquillité. Tous les télégrammes codés étaient incinérés après le déchiffrage. Mes deux camarades et moi-même avons prêté serment que les documents que nous aurions à connaître du fait de notre emploi devraient demeurer "*Top secret*". Nous n'avions pas à parler à l'extérieur de ce que nous voyions et entendions.

A notre travail de chiffrement et de déchiffrement des messages envoyés et reçus, s'ajoutait un travail de traduction des messages interceptés en allemand, italien, anglais. Deux officiers et moi-même avions la responsabilité des messages en allemand. Les autres s'occupaient des écrits anglais et en italien. A une période antérieure de désœuvrement succède une période de suractivité, cela n'était pas mal. Les codes dont nous nous servions étaient immédiatement remis en place après usage dans un coffre-fort dont seul l'officier le plus élevé en grade avait la combinaison.

D'abord à Beyrouth, rue de Phénicie, dans les locaux du T. O. M. O., ensuite après le départ du Général WEYGAND rappelé en France, dans les bureaux des écoles italiennes réquisitionnées après l'entrée en guerre de l'Italie ; sous le commandement du Général MITTELHAUSER, j'appartenais au 2ème Bureau.

Le fait que j'étais à peu près le seul dans ce bureau à avoir une pratique courante de l'anglais me permit d'avoir souvent à faire avec la liaison britannique et de me trouver en contact avec le chef de mission : le Brigadier général SALISBURY-JONES. Je revis plus tard après la guerre Salisbury Jones à Paris à l'ambassade de Grande-Bretagne et nous évoquâmes notre relation à Beyrouth.

C'est à cette époque que je fis également la connaissance de "Bob", le Capitaine de cavalerie Robert de KERSAUZON, notre officier de liaison à Jérusalem. Je retrouverai Bob plus tard à Vannes, comme Commandant-Général du Réseau.

* * *

Je m'éloigne de Bir Hakim, pensent mes auditeurs, mais si je n'avais pas été au 2ème Bureau à Beyrouth, dans les circonstances que j'évoque, je ne me serais peut-être jamais, jamais retrouvé dans les rangs de la France Libre.

Je m'explique. Les renseignements qu'il m'était donné d'obtenir du fait du poste occupé me permirent très tôt de savoir où était ce que je considérais être mon devoir, dans les premières circonstances où mon pays allait être appelé à demander l'armistice. J'étais aux premières loges.

A partir de mai 1940, j'appris par le détail ce qui se passait en France et ce que les journaux tendaient à nous cacher (je parle surtout des grands quotidiens d'information). Le déferlement des blindés allemands à travers la Belgique par la trouée de Sedan. Je connaissais particulièrement les lieux : Dinant, la vallée de la Meuse, Bouillon, la vallée de la Semoy, de nouveau Sedan sur la Meuse, point principal de la percée allemande vers l'Ouest, c'est dans cette région que j'avais passé mes vacances d'été, quelques années auparavant avant de joindre mon poste en Egypte. Les chars de GUDERIAN conduits par ROMMEL s'avançaient à travers la France. Tandis que les Allemands pénétraient à l'intérieur du pays sans rencontrer de résistance organisée, les civils en débandade refluaient vers le Sud, au milieu d'une armée en retraite, dans certains cas même, abandonnée par ses chefs. Les uns gênant les autres.

Du 15 au 28 mai 1940, capitulation des armées hollandaise et belge. Retraite des britanniques vers Dunkerque et leur ré-embarquement frisant la catastrophe.

Pour vous donner une idée de l'étendue du désastre, permettez-moi d'emprunter à l'excellent ouvrage de J. R. Tournoux : *Pétain de Gaulle*, le passage suivant :

Du grand quartier général, tout au long des journées et des unités, un capitaine téléphone à de GAULLE, nommé général à titre temporaire et sous-secrétaire d'état à la guerre dans, le gouvernement Paul Reynaud le 7 juin 1940.

" Mon Général les allemands ont atteint tel et tel endroit "

" Ce n'est pas vrai "

" Mais, mon Général, je vous informe, c'est la triste vérité "

" Ce n'est pas vrai, vous n'avez pas le droit de dire cela "

* * *

Pendant ce temps à Beyrouth, l'armée du Levant, dans son ensemble ne parvenait pas à se rendre compte de l'étendue de la catastrophe. Ceux à qui j'en parle me rappellent Gallieni, la défense de Paris, les taxis de la Marne.

Malheureusement les Allemands sont entrés à Paris le 14 juin 1940.

A Beyrouth, je touche un revolver modèle 92 au magasin d'armement. Il n'y a pas de munitions pour ce modèle. C'est une antique pétoire, digne tout au plus à figurer dans une panoplie d'armes anciennes.

" Pourquoi pas un pistolet à armoiries ", demandais-je à l'armurier ?

" Il faut laisser croire que vous êtes armé ", me répondit-il.

Le 10 juin, l'Italie avait déclaré la guerre à la France et à la Grande Bretagne. Les Libanais chez qui j'avais pris une chambre et chez qui j'entreposais les objets et les vêtements que je ne pouvais conserver dans mon bureau, me regardaient avec compassion. Ces braves gens avaient à mon encontre l'attitude que l'on a à l'égard d'une personne qui vient de perdre un être cher et sans rien dire me montraient qu'ils souffraient pour moi. Chers Libanais, vous n'étiez plus jeunes quand j'habitais chez vous. Selon toute probabilité vous êtes morts maintenant, mais par votre attitude vous m'avez réconforté, je n'étais pas seul. Le Liban c'était un peu la France. Vous saviez par expérience ce qu'avait été une domination étrangère. De tout cœur je vous remercie de votre sympathie au sens propre du terme.

Le 17 juin, Pétain demande l'armistice.

Le 18 juin, c'est le fameux appel du Général de GAULLE.

A vrai dire je n'avais pas écouté la radio, ce jour-là je n'étais pas de service et j'avais été me promener, seul, du côté de la grotte aux pigeons. Le jour était radieux. J'étais presque honteux de ma sécurité en face de l'insécurité des êtres qui m'étaient chers. J'étais sans nouvelles de ma famille restée en France depuis le début de mai. En rentrant à l'Etat-major, j'apprends par mes camarades que CHURCHILL a proposé l'union de la France avec la Grande Bretagne. Je leur dis *" C'est un bobard ! "* Non, pas du tout, disent-ils. C'est vrai. Cela n'a pas l'air de les enchanter. Je tombe sur le Capitaine BOISSEAU en sortant du Bureau, il me demande en me voyant surexcité : *" Qu'avez-vous ? Quelle catastrophe allez-vous m'annoncer en plus de ce que nous savons déjà ? "*

Il me poussa dans son bureau, me fit asseoir. Malgré la différence de grade, je croyais pouvoir lui parler d'homme à homme. Je lui dis que je voulais continuer la guerre avec les Anglais, avec n'importe qui, ajoutai-je, contre les Allemands. Il en savait assez sur moi pour me demander si j'avais un passeport en règle. Je lui répondis " Oui ". Il ajouta : " *Allez le plus rapidement possible au consulat d'Angleterre, sans vous faire voir de vos camarades et sans leur en parler ; je vais moi, voir nos amis anglais. Quand vous serez au consulat, demandez un visa pour la Palestine, je puis vous assurer que vous l'obtiendrez*". " Bonne chance" reprit-il. " *Ici nous ne nous reverrons plus, mais certainement plus tard* ".

Au consulat on me fit attendre, mais on me délivra mon visa assez facilement, sans que j'eusse à fournir d'amples détails.

Je fus muté le lendemain au contrôle postal en attendant ma démobilisation. Le 25 juin l'armistice était signé.

Je fus démobilisé le 4 juillet, vu que je venais d'un pays limitrophe et que ma classe 1927/2 était déjà ancienne. En uniforme que j'avais payé de mes propres deniers - je n'avais pas assez d'argent pour me procurer des vêtements civils convenables, d'ailleurs qu'en aurais-je fait, ma détermination étant de rester combattant. Sans répit, ayant ôté mes écussons et mes insignes des grade, j'avais conservé une somme d'argent suffisante pour prendre un taxi avec des civils qui se rendaient à la frontière. J'arrivai à Ras el Nakoura, poste frontière de la Palestine. Le chef de poste consultant mes papiers me demanda mon adresse en Palestine. C'est la seule chose que j'avais oublié de préciser sur ma feuille de démobilisation. Je répondis que je désirais m'engager dans l'armée anglaise. Il téléphona à la garnison la plus proche, St Jean d'Acre pour expliquer le cas. Il fut répondu qu'on me conduise au poste, qu'un véhicule passerai me prendre.

Avais-je bien fait ? A un certain moment, j'ai eu peur. Peur d'être refoulé.

Enfin deux heures après, une voiture militaire avec un officier anglais et deux soldats de la M. P. (Police Militaire) affublées de leur fameuse casquette rouge vinrent me chercher. Je fus conduit auprès d'un major à qui j'expliquais mon cas et je citais comme référence le Brigadier-Général SALISBURY-JONES, qui avait quitté Beyrouth quelques jours auparavant, ses fonctions à l'Etat-major du T.O.M.O. ayant pris fin. Une demi-heure d'attente, le major téléphonait au Quartier Général de Jérusalem et tachait d'atteindre le Brigadier-Général ou quelqu'un de son entourage. Quelques minutes après il reparaisait dans l'antichambre où j'avais été " remisé ". Il s'avança vers moi, me tendant mon passeport qu'il avait conservé et me dit en souriant : " *You are welcome. I checked with the person you mentioned. It is OK. now* ".

Maréchal des logis chef, ce qui était à l'époque mon grade français inscrit sur mes papiers militaires, faisait illusion. Ma vareuse de toile kaki, faite sur mesure, ma culotte saumur, bien coupée, mes bottes bien cirées brillent comme des miroirs, ma cravate et ma chemise bien repassée, surtout mon anglais correct, le tout laissant supposer que j'étais un gentleman, m'avait dédouané. Chose étonnante je n'avais pas encore transpiré, ce qui peut paraître étonnant quand on pense à l'inconfort de la tenue réglementaire du militaire français en pays chaud et à la tenue sport et chemise manches retroussées de son équivalent britannique.

Je fus envoyé à Haïffa dans la voiture de l'Etat-major de St Jean d'Acre, dans un camp de transit avec les Polonais, qui étaient passés sous obéissance anglaise. Je pris un repas au mess, débarrassé de mes soucis et fut conduit dans une assez vaste tente à deux lits de camp. Je devais rester seul sous cette tente. Le lendemain matin le R. T. O. me fit mander par un caporal et me remit un billet de chemin de fer pour Ismaïlia ainsi qu'un ordre de mission pour *Moascar Camp* où, paraît-il, il y avait déjà des

Français : un bataillon d'infanterie colonial venant de Chypre, un escadron de Spahis marocains venant d'Alep, le reste du bataillon français de Chypre venant de Tripoli.

C'est seulement en arrivant à Ismaïlia que j'appris ce qui venait de se passer à Mers el Kébir : une escadre française à l'ancre avait refusé l'alternative des Anglais : continuer la lutte contre l'Allemagne ou se laisser désarmer. Ayant refusé, elle avait été coulée par la flotte anglaise et 1 300 marins français avaient trouvé la mort.

" *Le sort en était jeté* ". Malgré la peine que je ressentais de la perte éprouvée par notre marine et surtout de la mort de 1 300 de mes compatriotes dans ce désastre, je ne reculerai plus. L'Empire français subsistait, il ne tarderait pas à nous rejoindre. Je me trompais évidemment, comme l'avait dit de GAULLE, ce général dont j'avais lu deux livres. La France avait perdu une bataille mais il me semblait impossible qu'elle ait perdu la guerre. J'aurais conclu un pacte avec le diable pour me battre contre l'Allemagne nazie, malheureusement le diable c'était Hitler. J'avais à régler une affaire personnelle avec les Allemands : j'avais perdu mon père tombé le 3 septembre 1914, mon oncle le 6 juin 1915, tous deux morts au champ d'honneur.

Je signai mon engagement aux F.F.L., contresigné par les autorités britanniques le 6 juillet 1940. De 1940 à 1942 je pris part à la campagne d'Erythrée avec le 1er B.I.M. (Bataillon d'Infanterie de Marine) qui combattit sous les drapeaux français et britannique, mais mon échelon maintenu en réserve fut retenu à Port-Soudan pour des raisons administratives : l'arrivée des bataillons noirs venus d'Afrique équatoriale avec le commandant de BOISSOUDY - plus tard général grièvement blessé à Damas - fit que je ne pus être mêlé à la bataille.

De même, pendant la campagne de Syrie en 1941 avec les Australiens contre les Vichystes, je fus privé de me battre avec mes compatriotes attachés à Vichy. Il ne pouvait être question pour moi de me battre contre une armée à laquelle j'avais appartenu : mon rôle fut donc jusqu'à Avril 1942 d'aider à garder sous l'autorité française des territoires qui lui avaient été confiés par le Traité de Versailles.

A moi s'offrait maintenant l'occasion de lutter contre des Allemands dont les conceptions aussi bien politiques que métaphysiques s'opposaient diamétralement aux miennes.

Je ne voulais pas manquer cette opportunité. Comme me l'avait promis le Général KOENIG, j'allais bientôt être servi.

* * *

Je reviens maintenant à Bir Hakim. J'espère que mes auditeurs ne m'en voudront pas d'avoir oublié pour un temps que le "*moi est haïssable*". Le fait que je sois l'un des seuls non pas seulement survivants, mais vétérans de cette époque ayant conservé des liens physiques avec l'Egypte et y revenant chaque année tend à prouver que le dicton "*Qui Aquam Nili Bibit, Rursus bibit*", *Qui a bu l'eau du Nil y reviendra*, est vrai.

En Afrique du Nord, je parle ici non de ces pays autrefois français et qui ont acquis - comme étant normal dans l'ordre des choses - leur indépendance, douloureusement d'un côté comme de l'autre, hélas ; mais de ce côté où nous sommes, dix-huit mois durant depuis janvier 1941, se déroule un déconcertant carrousel, où il est difficile de suivre les évolutions des armes aux prises de la 8ème

armée britannique et de l'Afrika Korps de ROMMEL, celui-ci manœuvrant presque toujours celle-là et parvenant même aux portes de l'Égypte en juin-juillet 1942.

Installé en Cyrénaïque depuis 1941, ROMMEL tient fortement le front entre Tobrouk qui reste une dangereuse écharde dans son flanc gauche et Bardia, Solloum, El Faya.

Pendant ce temps il ne reçoit aucun renfort, tout en étant réservé par Hitler à l'opération Barbarossa (Campagne de Russie).

Nous, les Alliés nous nous réorganisons lentement. Du Caire, le Général Claude AUCHINLECK monte une offensive qui débute brillamment en novembre 1941. Elle entraîne des batailles de chars, les plus acharnées qui se soient déroulées dans le désert, à plusieurs reprises les mouvements rapides et audacieux de Rommel jettent cependant la confusion dans les rangs alliés. Notre première division quitte le Levant aux environs de la Noël, en marche vers le désert, elle avait obtenu un utile complément en fait d'engins antichars, de pièces antiaériennes et de moyens de transport. Elle n'est pas encore arrivée à Bir Hakim qu'elle en tire à son avantage avec quelques engagements avec des éléments de Rommel cernés à Solloum et à Bardia qui se rendent bientôt. En voyant les cortèges de prisonniers allemands qu'elles avaient aidé à prendre, nos troupes comme secouées d'une commotion électrique et c'est très allègrement qu'elles prirent la direction de l'ouest vers Benghazi d'autant plus que les pertes allemandes avaient été telles qu'il leur fallait maintenant évacuer la zone de Tobrouk où Rommel a toujours dans le dos des Australiens des Sud-Africains, des Polonais, des Tchèques même retranchés et puissamment équipés et armés dans cette redoute que constituait Tobrouk, même, cette sérieuse écharde dont je parlais tout à l'heure. Ces pertes non remplacées par des éléments nouveaux obligent Rommel à se replier " *jusqu'à une ligne pouvant être défendue*". Or, cette ligne n'existe pas avant le Golfe de la Grande Syrte de sorte que la Cyrénaïque est abandonnée : . . . CHURCHILL annonce pour la Noël à la Chambre des Communes " *la destruction prochaine et radicale de l'armée Germano-italienne d'Afrique* ".

Hélas, c'était vendre la peau de l'ours.

Le 19 janvier 1942, ROMMEL a repris haleine. Profitant d'une certaine lenteur de ses adversaires à réagir quand ils ne sont pas eux les attaquants il reprend l'initiative. Le " *Renard du désert* " qui jouit d'un immense prestige aussi bien chez les siens que chez ses adversaires, se met personnellement à la tête d'une colonne, progresse le long de la côte, attaque Benghazi qui cède, fonce sur Derna et en jours, se trouve à Gazala, à l'entrée de la zone de Tobrouk.

L'armée d'AUCHINLECK surprise, qui normalement aurait dû se trouver à la fin de l'hiver à Tripoli, a été rejetée dans la plus totale confusion. Heureusement les Britanniques, bien que surpris se ressaisissent à temps. Des purges ont eu lieu dans le haut commandement. Au cours du mois de février, les Anglais établissent leurs forces principales au cœur de la Cyrénaïque. Des champs de mines s'étalent sur plusieurs kilomètres de profondeur sont établis jusqu'à la mer autour de zones de résistance hâtivement créées et de ce fait, tout au début insuffisamment enterrées et fortifiées. Les Français se voient attribuer la zone de Bir Hakim la plus au sud.

Ils s'y organisent, creusent le sol profondément pour enterrer leurs véhicules, leurs canons, leurs mitrailleuses lourdes et leurs tentes. On remplit des sacs de sable pour renforcer les parois. Partout les armes automatiques sont camouflées.

A la guerre de mouvement va se substituer une guerre de position. Evidemment Bir Hakim n'est pas un camp retranché, comme il a été dit de trop nombreuses fois, tout n'est pas parfait mais, dans les conditions qui nous étaient faites, on ne pouvait faire mieux pour nous protéger.

Pour ne pas s'encrouter et conserver à nos troupes le mordant nécessaire, en plus d'un entraînement quotidien, une lutte active d'escarmouches et de patrouilles fut entreprise dans le no man's land profond qui nous séparait du gros de l'ennemi. Il arriva même qu'une fois (et ceci est un souvenir personnel), une patrouille chanceuse rapporta de ces incursions chez l'ennemi une caisse de cognac, réservée à la Wehrmacht disait l'étiquette, que les gosiers français absorbèrent en connaisseurs pour dire qu'on s'était bien foutu de la gueule des frisés. J'y goutai moi-même un jour et déclarai que c'était de l'honnête Brandy mais pas du "*Cognac*". Il y avait aussi chez nos voisins un excellent savon qu'on pouvait utiliser avec l'eau de mer. Cette marchandise était la bienvenue tout autant que le moyen de se la procurer était considéré comme hautement méritoire.

La ligne de défense Gazala - Bir Hakim constituée par des nids de résistance autonomes, garnis d'infanterie et d'artillerie, reliés entre eux par des champs de mines continus semblait assez sérieuse pour nous mettre à l'abri des surprises. Du moins c'est ce que nous pensions.

La vie matérielle à l'époque où j'arrivais n'était pas trop pénible. Ce qui était le plus désagréable, c'était le soleil et les mouches. La défense contre le soleil, on ne pouvait rien y faire. Les mouches c'était autre chose, mais je dois dire que notre indiscipline sanitaire était responsable de ce fléau. La Légion se conformait, ainsi que les Fusiliers Marins, aux prescriptions d'hygiène et je dois dire qu'un séjour chez eux était moins pénible qu'un séjour dans les autres unités. Je n'insisterai pas sur ce point, ceux qui ont été soldats me comprendront. Il s'agit des lieux dits d'aisance. L'homme est un animal, comme les animaux, les uns sont sales, les autres sont propres. Pourrait-il se faire qu'ils fussent tous propres... Les Américains et les Anglais, d'après mon expérience personnelle, sont en avance d'une ère de civilisation sur nous latins et celtes indisciplinés.

Notre ravitaillement comportait évidemment beaucoup trop de corned beef et de légumes en conserve, du bacon, du spam (sorte de pâté de viande) du lait condensé, des oignons que nous mangions crû à cause des vitamines, lesquelles nous étaient distribués en comprimés pas les services sanitaires. Je dois dire que nos soldats se rendirent très vite compte que notre vie les rendait indispensables. L'intendance nous envoyait parfois du vin, mais, la plupart du temps ce vin était imbuvable parce qu'il avait été entreposé dans des "*Jerricans*" ayant contenu de l'essence. Comme les British nous nous étions mis au thé. Le thé tiède et légèrement sucré désaltérait mieux que tout autre boisson.

L'eau, nous en recevions un gallon par jour tous usages, cela laissait à chacun pour son usage personnel un petit bidon d'un litre pour les soins corporels. Cela suffisait pour se raser, se brosser les dents. J'avais avec moi toujours assez d'eau de Cologne et de coton pour me nettoyer après une bonne sudation. Les nuits étaient plutôt fraîches et j'étendais une serviette de toilette le soir devant ma tente pour qu'elle absorbe l'humidité de l'air et j'arrivais ainsi à obtenir une serviette assez humide le matin pour me dégraisser. Pas question de lessive. Quand nos effets étaient vraiment trop sales, nous les nettoyions à l'essence bien que ce fut interdit.

Nous souffrions également d'une autre calamité, les plaies du désert. Si on avait la malchance de s'écorcher, les plaies mettaient longtemps à se cicatriser surtout que le sable ou plutôt cette terre jaune du désert s'infiltrait partout. On se levait tôt, on se couchait tôt, il y avait de longues heures de "*farniente*" où chacun pouvait se livrer à son hobby favori. Le mien c'était la lecture.

En passant par Alexandrie j'avais retrouvé mes vieux livres d'allemand. C'est à l'aide de Heine, de Goethe, de Schiller que je me remettais à l'étude de cette langue que je ne pratiquais que par intermittence.

Je m'étais trouvé également un manuel de conversation à usage militaire assez complet méritant chaque jour quelques heures d'étude pour ne pas avoir l'air trop " pion " si j'avais un jour à interroger un prisonnier. Il faut dire que je n'avais pas eu le moindre contact avec un Allemand en uniforme depuis le début de la guerre et j'étais très curieux de connaître les réactions d'un nazi. Un vieux sous-officier d'origine autrichienne, à la Légion depuis 10 ans, venait de temps en temps contrôler mes progrès. Il prenait d'autant plus de plaisir à bavarder avec moi qu'il trouvait toujours chez moi une boîte de bière, quelques gouttes de whisky ou d'araki que je conservai précieusement. De plus j'occupais un trou profond, très confortable : en plus de mon lit de camp j'avais un fauteuil de toile. On pouvait facilement se réunir à quatre sous mon toit. En guise de toit, une toile de tente bien tendue en forme de "V" renversé permettait de se tenir debout, les murs du côté de mon lit étaient recouverts de toile caoutchoutée. La lumière à l'intérieur était magnifiquement camouflée. J'avais réussi pour ma part à conditionner ma lampe tempête de telle façon qu'elle éclairait seulement la page quand je voulais lire. Le toit avait été recouvert de tout ce qu'il était possible de trouver pour que la lumière ne filtre pas. Pratiquement, nos tentes étant si bien enterrées et camouflées qu'il fallait bien se repérer pour retrouver la sienne, si par hasard on rendait visite le soir à un ami.

Avant le siège, nous avions la possibilité de nous procurer un certain nombre de ces choses somptueuses que pouvaient nous procurer les N.A.A.F.I. (*Navy Army and Air Force Institutes*) avoisinantes. Mais j'en usais avec parcimonie. Des cigarettes et du tabac pour la pipe, j'en ai toujours eu à satiété et s'il m'est arrivé de manquer de nourriture et d'avoir soif, j'ai toujours eu à fumer. En dehors de vieux camarades retrouvés à l'Etat-major de Koenig et avec qui j'avais pendant la journée des conversations intéressantes, le soir je me trouvais souvent seul dans ma tente avec mes bouquins. Les jeunes aspirants de la 3ème Batterie, mes plus proches voisins étaient tous des jeunes gens échappés de France formant une bande à part depuis l'Angleterre et leurs conversations prennent souvent un tour trop politique, de plus ils étaient trop bruyants. Ils avaient entre 19 et 22 ans, j'en avais trente.

Mes points de vue étaient différents des leurs. Pour eux, j'étais déjà un vieux. Je ne parlais plus comme eux de refaire le monde, je ne savais pas jouer aux cartes. Chez nous toutes les opinions étaient représentées, il y avait tout aussi bien des hommes de droite, d'extrême droite, que des fervents de gauche et de l'extrême gauche. En regard des questions de confession, nous rencontrions de fervents catholiques à côté de libre-penseurs et de francs-maçons, des juifs, presque tous des intellectuels très souvent encore étudiants que les lois nouvelles avaient éloignés des grandes écoles. En fait un mélange très cosmopolite où l'ingénieur côtoyait le professeur, l'ecclésiastique le contre maître d'usine, le militaire de carrière l'engagé volontaire. Dans l'ensemble de la Division néanmoins, l'élément de carrière dominait.

Parmi nous aussi quelques aventuriers recherchaient des sensations nouvelles, des rebelles à la société bourgeoise qui nous avait conduits à la défaite. Un dénominateur commun cependant, le " refus " de collaborer ou de céder à l'ordre fasciste ou hitlérien. C'était notre " *Crédo* ".

Comment les hommes passaient-ils leur temps en dehors des exercices collectifs ? Ils jouaient aux cartes et racontaient les péripéties de leurs évasions ; ceci pour ceux qui échappés de France avaient déjà connu les rigueurs de l'occupation.

Les indigènes étaient également nombreux chez nous. Nous avions des Malgaches, des Africains d'Afrique Equatoriale, des Indochinois ralliés à Beyrouth.

Ceux-ci se réunissaient par régions d'origine au gré d'affinités électives. De la même façon se constituaient des groupes formés de ceux venus des lointaines possessions du Pacifique : Néo-Calédoniens, Tahitiens. On les entendait le soir chanter dans leur langue. Cela nous faisait rêver nous les plus de trente ans qui avions du mal à nous intégrer à un groupe.

Les jeunes Européens entre 17 et 25 ans (oui, il y en avait parmi nous qui n'avaient pas plus de 17 ans !) parlaient de leur dernière permission, des coups fumants réalisés au cours de celles-ci ou inventés pour épater des copains des familles d'Ismaïlia, du Caire, d'Alexandrie, du Liban, d'Afrique du Sud qui les avaient invités et reçus. D'une façon générale je n'ai jamais entendu de conversations licencieuses ni parmi mes camarades ni parmi les hommes de troupe, pas de gaudrioles comme dans les casernes. Cette population était chaste et réfléchie et dans ce polygone de Bir Hakim de 16 kilomètres carré était représentée la France métropolitaine et coloniale dans toute sa diversité.

Nous étions " 5.500 combattants portant chacun sa peur et son espoir " ¹, volontairement venus de France, d'Afrique, du Levant, du Pacifique, du monde entier enfin, rassemblés à travers tant de difficultés. Nous étions décidés de faire tout ce qu'on pourrait exiger de nous pour nous montrer dignes de la confiance que nos chefs avaient placé en nous et réciproquement de la confiance que nous avions en eux.

* * *

A l'aube du 27 mai, je fus réveillé par la canonnade. Il faisait grand jour mais la chaleur n'était pas encore accablante.

Ma tente se trouvait à la limite intérieure sud du champ de mines. Devant mes yeux le désert à l'infini. Dans la brume matinale je vis passer au loin à une distance d'environ 5 kilomètres, dans le " *no man's land* " toute une armée de chars, de camions, dégageant un formidable nuage de poussière, empêchant de distinguer les détails de cette armada en route vers l'Est. C'était l'attaque. On la subodorait déjà depuis presque quelques jours du fait que nos observateurs avaient décelé une activité accrue des éléments ennemis situés à l'Ouest de notre position. L'aspirant dont la tente était la plus proche de la mienne émergeait de celle-ci. " *Viens voir* ", lui dis-je en lui tendant mes jumelles.

Il les garda pendant quelques instants, me les rendit, me disant :

" *Ben mon vieux, ils ont l'air de pouvoir y mettre le paquet, ils vont recevoir sur la gueule en arrivant chez les British. Excuse-moi, il me faut immédiatement prévenir le Capitaine, s'il n'est pas lui-même réveillé et contemple le même spectacle* ", et il partit en courant, abandonnant le calot pour le casque.

Au moment où il venait de me quitter, à 200 mètres à l'Ouest à l'intérieur du camp, un obus de 88 (?) - je n'en étais pas sûr, venait d'éclater et déjà la 4ème Batterie répondait.

A l'Ouest se profilaient une dizaine de chars que je reconnus à la jumelle être des chars italiens. En portant mon regard d'une façon circulaire, je compris qu'il ne s'agissait pas d'une dizaine de chars mais de plusieurs dizaines de chars. La 4ème Batterie du Capitaine MAUDAN tirait rageusement par rafales.

¹ Citation du Général de Gaulle. Le nombre des combattants de Bir Hakeim avoisinait plutôt 3 700, selon les estimations des historiens.

Notre camp était réveillé, les 75 de notre côté crachaient le feu. Un tank est touché, il s'arrête de progresser. Je vois ses occupants en sortir, les mitrailleuses tirent sur lui, il saute. Une immense flamme l'entoure. Un homme environné de flammes en sort, il se roule par terre, il se relève, fait encore quelques pas, il retombe. Je vois un soldat lui lancer une couverture.

Toujours sur la face Ouest, à perte de vue c'est à dire à 200 mètres, c'est le plus loin que je puisse voir, un nuage de sable se propage et obscurcit ma vue.

Les tanks tirent, mais sont accueillis par un feu nourri de la 4ème Batterie qui semble pouvoir contenir la progression des engins blindés. Surgissent des fantassins qui se profilent derrière les chars, ils tirent, lancent des grenades. Ils sont stoppés par les nôtres. C'est la première fois que j'assiste à un spectacle pareil. Je n'ai pas encore peur, pour la bonne raison que je n'ai pas conscience du danger.

Les canons de l'axe tirent à leur tour. Les arrivées sont trop loin pour que je distingue ce qui se passe. Ils tirent en direction où se situent leurs tanks. Un bruit infernal. Nos 75 ripostent je reconnais le bruit rageur des départs. Les véhicules blindés s'arrêtent. Un tank italien est touché aux chenilles. Il est obligé de s'arrêter mais il continue à tirer au canon sur nos positions. Il s'avance encore de quelques mètres, il stoppe, mais je vois de la fumée qui sort de lui, encore quelques secondes, une gerbe de flammes l'entoure, il est touché. Il saute à son tour. Les munitions qu'il recelait ont explosé. Le tank est en feu maintenant. Un de ses occupants essaye de sortir par la tourelle. Il retombe à l'intérieur, ils grilleront tous à l'intérieur du véhicule qui sera leur cercueil.

Les fantassins avancent toujours, beaucoup tombent sous le feu de nos armes. Je suis resté debout, je regarde. Un sous-officier que je connais passe à côté de moi, il est casqué et court dans la direction de la 3ème Batterie. En passant il gueule : " *Mon lieutenant, planquez-vous, mettez votre casque, vous allez vous faire descendre comme un con* ". Vous allez vous faire descendre comme un con... Il a compris que pour moi c'est le baptême du feu. Je me couche par terre et rejoins un trou où je me planque. Un obus percutant éclate à une dizaine de mètres de moi, je suis intact, je suis couvert de sable, je ne suis pas touché, j'ai l'impression d'avoir les tympans crevés. J'essuie mes lunettes, je transpire, ma chemise se colle à moi. La peur m'envahit. Je reste immobile, mais le calme revient de mon côté. Six avions nous survolent à basse altitude. A leurs cocardes, je vois que ce sont des Anglais. Ils lâchent leurs bombes sur les chars. Deux chars sont touchés mais les avions ont disparu tandis que les mitrailleuses ennemies continuent à cracher dans leur direction. Je sors de mon trou et cours dans la direction de l'observatoire de la 3ème Batterie.

Je salue le Capitaine qui s'y trouve et me considère d'un cri peu aimable " *Que foutiez-vous là ?* " .

L'aspirant que j'avais vu au début de l'attaque lui explique en quelques mots. Le Capitaine donne des ordres à l'aspirant, celui-ci ressort de l'observatoire et retourne aux pièces à 300 mètres de là. Le Capitaine se retourne vers moi et me dit : " *Vous ! restez avec moi. Vous allez vous occuper de la Binoculaire, j'espère que vous savez vous en servir* ". Je réponds " *Oui, mon Capitaine* " .

Un calme relatif est revenu dans le secteur, le Capitaine finalement me reconnaît. C'est comme moi un civil volontaire, ingénieur à la Compagnie du Canal de Suez. C'est un polytechnicien, il a mon âge². Il m'explique rapidement ce qu'il attend de moi. J'ai bien compris je m'installe à la binoculaire, lui donne les renseignements qu'il réclame. Je réponds comme il se doit. Je suis dans le bain après deux ans de guerre. Le Capitaine s'est radouci. " *Alors le 4ème Bureau c'est moins dur Hein !* " Je réponds timidement " *Oui mon Capitaine* ". Ceux qui sont avec lui à l'observatoire se mettent à rire. Moi aussi d'ailleurs. Je me débrouille bien, je suis adopté.

² Le Capitaine René Gufflet.

C'est toujours comme cela d'ailleurs. Le fantassin croit toujours que c'est à lui seul que revient l'honneur du combat. Son rôle le met en contact direct avec l'adversaire, l'Artilleur lui tire à distance, il est aidé par la mathématique et la technique. L'obus bien dirigé éclatant en *shrapnels* tue infiniment plus d'hommes que l'arme individuelle.

L'Artilleur ne se rend pas compte " *de visu* " de l'effet de son tir, ou très rarement. S'il s'agit de pièces à longue portée, il ne lui est pas possible de contempler les ravages qu'elles peuvent occasionner. Pour le fantassin qui combat à distance rapprochée et lutte face à son adversaire, l'Artilleur est un planqué. Pourtant quand l'Artilleur est repéré par une batterie adverse, après quelques réglages, sa batterie est nettoyée.

Le type qui est à l'Etat-major, pour le fantassin aussi bien que pour l'Artilleur, est un " planqué". Celui qui met la main à la pâte qui plonge ses mains dans la farine regardera toujours celui qui n'est pas forcément sale et crotté, qui se déplace en voiture, qui bénéficie d'une probation quelconque contre l'attaque directe comme un " *veinard* ". Dans l'usine que devient une guerre moderne, suivant son échelon même le plus bas, le type de l'Etat-major est une sorte de contre maître alors que le fantassin est l'exécutant, celui qui attaque et qui défend sa peau avec un fusil, sa baïonnette ou son couteau.

A 9 heures du matin, je viens de consulter ma montre, la bataille se termine du moins dans le secteur que j'occupe.

(...) ³

Les 28 et 29 mai nos troupes sortent de la position.

Le Lieutenant-Colonel BROCHE du bataillon du Pacifique qui commande une colonne, se porte sur Rotonda Signali située à 50 kilomètres à l'Ouest - c'est de là qu'était partie l'attaque, et s'empare de la position.

Le 30 mai ROMMEL s'est retiré vers le Sud. Voyant que Bir Hakim n'a pas cédé, il reprend immédiatement l'initiative. Cette fois il pousse droit au centre de la position du général RITCHIE, chargé par AUCHINLECK de commander le front de combat. Les Allemands mettent en pièces une brigade Anglo-Hindoue à Got El Oualeb. Ils traversent en ce point le champ de mines dont les alliés se couvrent à Gazala, à Bir Hakim et, pour élargir la brèche, dirigent sur nous une division blindée complète de l'Afrika Korps. Au début ce n'était qu'une attaque par escarmouche où nous faisons 150 prisonniers. Mais très vite nous allons comprendre qu'il s'agit d'une bataille rangée où l'Allemand avait résolu de percer notre défense.

De mon côté, puisque je n'étais qu'un élément rapporté, j'avais profité d'un moment d'accalmie pour aller rendre compte au colonel MASSON, chef d'Etat-major de de KOENIG que, sans affectation, je m'étais joint dès la première heure à la 3ème Batterie du 1er Régiment d'Artillerie où il manquait un officier observateur. Masson me dit de rester où j'étais ; il ferait confirmer plus tard au colonel CHAMPROSAY commandant le R. A. Il me demanda si j'étais content. Je lui répondis que dans les circonstances, j'étais aussi bien là qu'ailleurs, que je ferai mon possible pour me rendre utile auprès du Capitaine GUFFLET, et que c'était à ce dernier de dire s'il appréciait mes services.

Ce même jour, deux parlementaires ennemis - un allemand et un italien, se présentèrent à l'Etat-major et furent reçus par le Général KOENIG. Ils venaient demander que l'on veuille bien se rendre de la part du Général ROMMEL.

³ Une page est portée manquante ici dans le texte original de la conférence (Marie Barat).

Koenig les fit reconduire en les priant de dire au Général ROMMEL que nous n'étions pas là pour cela. Nous eûmes quelques heures de répit jusqu' au moment où les émissaires de Rommel retournèrent auprès de lui.

Les jours suivants, l'adversaire resserra son étreinte. De l'Ouest et du Sud, des batteries de 220 et de 155 (des canons français pris par les Allemands) nous canardèrent à qui mieux.

Trois, quatre, cinq fois chaque jour des centaines de *stukas* firent hurler leurs sirènes de mort, des *junkers* vinrent verser sur nous leurs chapelets de bombes, certaines de 500 kilogrammes. La descente en piqué des *stukas* vers nous, rendaient gris de terreur nos indigènes noirs, plus à même de se servir de leurs coupe- coupe que de subir les attaques aériennes, auxquels ils n'étaient pas habitués.

Le ravitaillement n'arrivait qu'en très petite quantité, surtout en munitions, malgré le courage de nos ravitailleurs du Train, constamment mitraillés sur la piste de Bir Bou Maafes à Bir Hakim. Les British tentèrent de nous ravitailler par air. Par malheur le *Khamsin* s'était levé et, les airs d'atterrissage manquées, une partie du ravitaillement alla à nos adversaires.

Nous voyions épuiser nos stocks de vivres, de munitions. Nous n'avions plus que 2 litres d'eau par jour et aucun moyen de nous en procurer si nos stocks tombaient à zéro. Cela représentait un quart d'eau par homme et par jour, le reste allant aux cuisines et aux postes de secours. La chaleur était insupportable. A un certain moment même, il nous fut ordonné d'utiliser les masques à gaz : l'on avait eu peur que ROMMEL n'utilisât ce moyen pour nous mettre à sa merci. Heureusement ce ne fut qu'une menace et nous ne les conservâmes qu'une demi-heure. Le vent soufflait d'Est en Ouest et risquait de renvoyer les nappes de gaz sur nos assaillants. C'était une raison suffisante.

Le 3 juin Rommel nous adresse la sommation écrite de sa main d'avoir à " *déposer les armes*" sous peine d'être anéantis comme les brigades anglaises de Got El Oualeb.

Le 5 juin, un officier allemand avec le drapeau blanc, vient renouveler cette mise en demeure. Cette fois-ci c'est notre artillerie, presque à bout de munition qui répond.

Le 7 juin nous sommes investis. A quelques centaines de mètres, je distingue les sapeurs ennemis assaillant les barbelés qui sillonnaient le champ de mines. Nous tirons sur ce que nous voyons bouger au fusil, à la mitrailleuse, il faut à tout prix empêcher les sapeurs-mineurs ennemis de déminer des passages permettant aux blindés d'arriver sur nos positions.

Le 8 Juin, la 3ème Batterie perdit l'aspirant THEODORE, le Maréchal des logis SIMON et le brigadier-chef de CAMBOURG. Il fallut amputer Théodore. Je le revis plus tard à l'hôpital à Alexandrie, il s'en était tiré. Il est près de la retraite maintenant mais fut pendant longtemps un des directeurs du Ministère de l'Agriculture. SIMON et de CAMBOURG furent tués dans la tente hôpital du G. S. D. atteinte par l'artillerie ennemie, là où ils avaient été transportés (de Cambourg n'avait pas 20 ans).

Le 8 au soir, un engin blindé est tellement près de notre position qu'on l'entend clairement. Si la bataille fait rage du côté de Knight's Bridge à l'Est, chez nous c'est calme, le silence n'est coupé seulement que par le tir espacé des armes automatiques des deux côtés. J'entends le grincement des chenilles du char, il recule légèrement, je l'entends et je le distingue maintenant. Il va se réfugier dans une déclivité de terrain de tir et nous canarder avant de tenter de nous écraser sous ses chenilles. Nous a-t-il repéré ? Ils attendent l'heure de l'attaque. Je veux les invectiver, le Capitaine m'en dissuade.

Ce n'est pas la peine de signaler notre présence et de recevoir des grenades à manche, surtout que nous avons dans notre tranchée le brigadier de TESTA qui a reçu une grave blessure à la jambe et qui commence à délirer⁴.

Le 9 au matin le char semble avoir disparu ; mais il est là devant moi, il est enterré, ses occupants sont tapis autour de lui. Ils sont le chat qui guette la souris.

Activité toujours réduite de notre côté. Nous attendons une attaque par avion aux premières heures du soir. Elle ne viendra que vers 10 heures, à l'Ouest vers les positions du B. I. M. L'infanterie ennemie, à grand renfort d'artillerie et de chars, tente d'enlever tel et tel secteur de nos lignes mais nous continuons à résister. A 10 heures l'attaque aérienne se produit. Combien sont-ils, je n'arrive pas à les compter. Une bombe semble venir droit sur nous, elle éclatera 150 mètres derrière l'observatoire. Nos Fusiliers Marins atteignent un stuka qui tombe en flammes là-bas dans le champ de mines. Cette

Cette fois-ci, il nous semble que l'attaque ennemi va être déclenchée, l'artillerie ennemi se réveille et se renforce encore de calibres lourds que nos 75 ne peuvent mater.

Il faut tenir encore. Nous commençons à lacérer nos paquetages, rendre inutilisable tout ce que nous allons être obligés d'abandonner et qui pourrait être utile à l'ennemi.

La radio allemande captée sur nos postes indique que le désordre gagne de proche en proche les divers éléments de l'armée britannique. C'est de la propagande, disons-nous, mais il doit y avoir quelque chose de vrai là-dedans. Nous en mesurons hélas les effets.

De GAULLE télégraphie à KOENIG le 10 juin : *"Général Koenig, sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil "*. Vers 3 heures de l'après-midi ces phrases sont diffusées à toutes les unités.

Faut-il mieux être un héros mort qu'un vaincu vivant ? Si nous sommes faits prisonniers comment seront- nous traités ? Serons-nous exécutés comme Francs-Tireurs ? S'il nous reste un jour à vivre, vivre un jour de liberté et vendre chèrement notre peau, pensais-je. Si je meurs, au moins les miens sauront que je suis mort pour la liberté et pour mes idées.

Nous ne pouvions plus recevoir de secours, il va falloir tenter la sortie autant que possible d'une façon discrète. Nos vaillants aumoniers toute la journée passent dans nos rangs. Le Père HIRLEMANN, le nôtre, saute dans l'observatoire. Nous nous serrons la main. Il sait que je suis protestant. Il n'y a qu'un seul Dieu lui dis-je, je suis croyant. Je n'ai pas peur devant lui. Nous nous embrassons.

En face de nous la 90ème division allemande et la division Trieste, appuyées par une vingtaine de batteries et un peu plus d'une centaine de chars, sont prêts à donner l'assaut final. Nous sommes nerveux mais effroyablement calmes.

4 Charles de Testa, compagnon de la Libération, est le frère du Consul Général de France à Alexandrie, François de Testa, premier Consul Général de France à Alexandrie après la rupture des relations diplomatiques Franco-égyptiennes pendant près de dix ans de 1956 à 1965 (affaire de Suez 1956 et le prétendu procès des diplomates du Caire décembre 1961. M. François de Testa a été en poste à Alexandrie du 29 octobre 1965 jusqu'au 15 avril 1969. Il a eu le grand mérite malgré la situation épineuse a la reprise d'avoir galvanisé les efforts, d'avoir donné une impulsion énergique aux relations franco-égyptiennes en Alexandrie, particulièrement au relancement de la francophonie devenue stagnante et des relations culturelles françaises égyptiennes dans le cadre de sa circonscription consulaire.

L'ordre de sortie arrive enfin le 10 juin à 5 heures du soir. A partir de minuit, nous sortirons au Nord-Est de la position dans un ordre qu'il faudra respecter scrupuleusement, minuté, si faire se peut, pour attirer le minimum d'attention.

Le passage aura été déminé et aura une largeur telle que deux véhicules pourront y passer de front. Nous aurons à suivre la direction 213 sur la boussole à huile, jusqu'à la rencontre de feux qui sont allumés à une distance de quelques kilomètres de la sortie.

Le Capitaine réunit les 3 officiers qui lui restent ; à RAVIX de s'assurer de mettre hors d'état les pièces de 75 et rassembler les hommes, dont les servants malgaches. A BORIS de voir et de rassembler les véhicules en état d'être utilisés, faire le plein d'essence dans la mesure où c'est possible, augmenter ceux dont le réservoir était vide ou presque vide ; vérifier les armes portables ; rendre inutilisables les objets de campements, veiller à ce que les pièces administratives soient embarquées dans l'auto mitrailleuse du Capitaine.

A moi de m'occuper des rations d'urgence, des médicaments de première nécessité ; faire régler les montres de tous ceux ayant par leur grade une autorité, afin que tout se passe comme prévu. Je retourne à ma tente, fourre dans mon sac *squaremouth* qui me suivra jusqu'à la fin de la guerre mes objets de toilette, ce qui me reste de whisky, tabac, cigarettes, une bouteille d'eau de Cologne à trois quarts pleine. J'ai un flacon d'un quart de litre d'alcool à 90°, de l'ouate, des paquets de pansements individuels, des cartouches pour mon pistolet 7/65, des bonbons acidulés, de l'alcool de menthe. Je flanque le tout dans le sac que je portai plus tard dans l'auto mitrailleuse du Capitaine. Ma cantine contient une paire de *slacks* neuves des chemises repassées, une paire de *Desert-boots* toute neuve. Dommage de laisser tout cela. Je me rase, enfile les *slacks*, prends une chemise propre chausse les chaussettes neuves. Je sors ma cantine hors du trou, j'y verse de l'essence. Je ne l'enflammerai pas tout de suite, j'ai le temps.

J'entends le bruit caractéristique d'arrivée d'un obus de 155. Je me flanque par terre. Ce n'est pas pour moi. C'est malheureusement pour un de nos véhicules en bon état. J'ai les oreilles qui bourdonnent. Par un hasard extraordinaire, l'obus a épargné les hommes qui étaient à proximité du camion touché. Une seule estafilade au bras d'un malgache qui saigne. Le bras n'est que substantiellement touché, je l'aide à mettre le pansement que je tire de ma valise. AZADIAN, un de mes hommes, produit mâtiné d'une japonaise et d'un arménien, échappé de Shanghai échappé de Grèce également et échoué à la Batterie après des aventures multiples quelques jours auparavant me regarde et me demande ironiquement si je viens pour le rassemblement. Non lui dis-je, je viens vous transmettre les ordres du Capitaine pour la sortie. Je ne vois pas le sous-officier à proximité, mais je donne à AZADIAN les consignes à lui transmettre et devant regagner le poste d'observation lui demande de mettre le feu à ma cantine au moment du départ.

Ma visite a quelque peu rassuré les hommes. C'était surtout ma tenue qui les avait rassurés. Je leur étais apparu comme ils avaient l'habitude me voir. Je m'efforçais de rester calme et de ne pas laisser voir ce qui se passait en moi. Si j'avais montré trop d'émotion, le moral des hommes autour de moi aurait été atteint, il fallait ne pas s'exciter et se conduire exactement comme à l'exercice dans une cour de quartier. Je me sentais responsable de la vie des bonshommes qui m'observaient. Je pensais avec tristesse aussi que parmi les hommes autour de moi, d'autres tomberaient avant la nuit et ne seraient pas au rendez-vous. Je regagnai le P. C. du Capitaine.

La nuit était terne. J'assistai à un magnifique feu d'artifice : balles traçantes, signaux verts et rouges animaient le décor. De notre côté, les préparatifs du départ se poursuivaient dans un silence relatif. Il ne fallait pas donner l'impression que nous décrochions.

Enfin l'heure du départ arrive, les hommes sont silencieux, mais tendus. Nous sommes parmi les premiers à devoir franchir la passe. Je suis persuadé que si nous avons réussi à près de 4 000 sur 5 500 à échapper, c'est grâce à la discipline que nous avons observée au cours de toute cette opération.

Au début, effet de surprise, les assaillants certainement aussi énervés et fatigués que nous, s'attendaient à donner l'assaut final aux premières heures du jour et tâchaient de récupérer. A une centaine de mètres du passage de sortie, il y eut un peu de flottement. Ne sachant pas ce qui se passait, les mitrailleuses ennemies tiraient au jugé, essayant de ralentir notre sortie, mais c'était sporadique. Je vis des camions s'égarer dans le champ de mines mais en ressortir.

Je me trouvais dans la tourelle de l'auto-mitrailleuse qui servait de guide aux 5 voitures qui nous suivaient.

Le Capitaine GUFFLET voulait vérifier que les phares de ces voitures étaient bien éteints et me demanda de lui céder ma place pour quelques instants. Prenant appui sur mes épaules, il émergeait de la tourelle, il venait à peine de terminer son ascension vers l'air libre qu'il retomba poussant un cri qui cessa presque immédiatement. Tout d'abord je ne compris pas. Je pensai que le Capitaine était douillet.

Hélas, il n'était pas douillet. Il était mort. Retombant dans mes bras, je sentis sur ma chemise une tache humide et tiède à hauteur de la poitrine qui s'agrandissait progressivement.

Le visage du Capitaine crispé témoignait d'une souffrance indéniable, ses yeux qui paraissaient ouverts reflétaient l'étonnement. Le Maréchal des logis LAGORCE au volant de la voiture me demande ce qui se passait. Je répondis "*Le Capitaine n'est que blessé j'en prends soin*". Je demandai aux occupants de la voiture de se tasser un peu plus, aidé d'AZADIAN qui s'était joint à nous au moment du départ, nous installâmes le Capitaine le dos contre la paroi du véhicule, les jambes étendues. Je jetai une couverture sur le corps m'arrangeant que les autres ne voient pas sa figure.

Prenant appui sur une caisse de munitions, je sortis le buste de la tourelle. Nos voitures suivaient feux éteints. LAGORCE se doutait de ce qui était arrivé et réclama à boire. J'avais un peu de thé dans mon bidon. Je sortis de la valise la bouteille d'alcool à 90°, en versai une bonne dose dans mon "*Mug*" (genre de tasse ou gobelet émaillé que nous employions pour boire le thé), et y ajoutant du thé et le fit passer à Lagorce, qui but avidement, se contentant de dire : "*C'est rudement fort ce truc-là*" et après une seconde où il ralentit, il débraya, rembraya à nouveau et partit comme une flèche dans la direction 213. J'avais pris la boussole au moment où le Capitaine retombait dans mes bras. Ce n'est que plus tard que Lagorce m'avoua que s'il n'avait pas bu ma mixture, il n'aurait pas eu le courage de continuer. "*Celui qui n'a pas peur n'existe pas*" a dit le Maréchal Ney. Il faut être passé par là pour s'en rendre compte. Une seule de nos voitures nous avait suivi. Pendant cinq minutes j'eus l'impression que seules nos deux voitures avaient quitté l'enfer. Nous parcourûmes 5 kilomètres environ à toute vitesse. Quelques rafales de mitrailleuses tirant au hasard nous manquèrent.

Ici c'était redevenu calme. Là-bas, sur la position les balles zébraient l'atmosphère de leurs trajectoires, toujours ce feu d'artifice mortel. Tout d'un coup, j'aperçois 2 autres voitures qui nous ont rejoint. Elles appartiennent à notre unité. Je donne l'ordre de stopper.

La deuxième voiture, celle de RAVIX, vint se porter à ma gauche. RAVIX me crie : "*Rien de cassé ?*" Je descends de voiture et lui fais signe de descendre aussi : "*Le capitaine a été foudroyé, il est mort. Ceux qui sont avec moi croient qu'il n'est que blessé, il faut continuer à rouler*". Nous repartons.

Un peu plus loin, je consulte ma montre, il est 3 heures et demi. La nuit est claire, je vois une silhouette qui nous fait des signes. LAGORCE allume ses phares. C'est un Français, il vient vers nous. Je reconnais le colonel MASSON, chef d'Etat-major de KOENIG. Il n'est pas blessé, c'est extraordinaire, il a sauté sur une mine, son conducteur a été tué. Il monte dans ma voiture. Je lui dis à voix basse, ce qui s'est passé. Il m'apprend que le capitaine MALLETT a été tué. Masson est navré. " *Koenig a dû sortir* " me dit-il, " *il doit être parmi ces voitures qui nous dépassent à toute allure et qui sont surement des nôtres* ". Nous repartons, Masson à mon bord. Il ne nous quittera qu'à El Gobi.

D'autres voitures nous dépassent. J'y vois des Fusiliers Marins mais plus d'Artilleurs. Nous arrivons enfin auprès des feux du rendez-vous. Nous sommes dans le "*no man's land*". La direction est toujours 213. Le réservoir d'essence est indemne, mais le radiateur bout.

Nous nous arrêterons un peu plus loin pour le laisser refroidir. Nous traversons un cimetière de voitures, des voitures anglaises reconnaissables à la Croix de St Andrews pour la plupart. Des voitures italiennes, quelques allemandes. L'aspirant BORIS qui s'est procuré un magnifique Luger, pris sur un officier allemand quelques heures auparavant, est devenu notre guide. Il scrute l'horizon avec ses jumelles ; il ne voit que des véhicules de chez nous qui roulent en ordre dispersé, mais toutes dans la même direction.

C'est ce qu'on nous a recommandé de faire. Il est 8 heures 30 du matin maintenant et l'aviation ennemie, peut-être avertie de notre fuite, va venir nous canarder. C'est un fait, on ne nous poursuit pas. Les hommes savent maintenant que le Capitaine est mort. On le couche étendu recouvert de la couverture. Le soleil est déjà haut et tape dur. Mes bonshommes sont hirsutes avec une barbe grise de quelques jours, leurs yeux brillent de fièvre. Mes malgaches sont gris. Dans le lointain, j'aperçois un Rassemblement, j'arrive à distinguer les véhicules qui le comportent. Ce ne sont pas des Allemands, ni des Italiens. Ils ne peuvent appartenir qu'à des British ou à des Français Libres. A 9 heures nous arrivons sur eux. J'aperçois le Général de LARMINAT, le Major BARTON, un officier de liaison britannique, celui qui par le Français avec l'accent de Bordeaux ; n'est-il pas un des associés de *Banton et Guestier*, maison de vin célèbre qui exporte de Bordeaux dans le monde entier une grande partie de la production vinicole.

Je vois mon ami BENAND, correspondant de presse, ancien représentant de l'Agence Havas au Caire. Je rends compte au Général de LARMINAT des événements depuis notre départ de la position, de la mort de GUFFLET : " *Où est-il ? - Dans la voiture mon général* ". Ma voiture corbillard se vide.

Le Capitaine DULAU du Train m'envoie des hommes pour descendre le corps du Capitaine GUFFLET. Nous sommes tous au garde à vous pendant qu'on l'extrait de l'auto-mitrailleuse et nous saluons une dernière fois la dépouille de notre chef que le hasard n'a pas épargné. THOREAU et le lieutenant GROSSET m'assurent qu'on va donner une sépulture provisoire au Capitaine.

THOREAU m'indique que nous reformerons à Sidi Barrani. On veut repartir avec notre véhicule. Hélas, lui aussi rend l'âme. Nous sommes les hôtes du Train qui nous charge dans ses camions. J'ai conservé ma précieuse valise. Pour moi et mes camarades, Bir Hakim n'est plus qu'un mauvais souvenir. LAGORCE va piloter une voiture de l'artillerie dont le conducteur est blessé. Pendant que le camion du train nous emmène vers Sidi Barrani, je bois presque tout le bidon d'eau d'un litre rempli au point de rencontre. Je cède au sommeil. AZADIAN est resté près de moi. J'atteindrai Sidi Barrani 36 heures plus tard pour me réveiller au milieu de mes camarades de la 2ème Brigade.

Je suis remis à la disposition de mon unité d'origine, la 2ème Brigade française libre - Un camion de ravitaillement me conduira plus tard à Marsa Matrouh où je pourrai compléter mon habillement qui avait pas mal souffert.

C'est beaucoup plus tard que, je trouvai notre récompense en lisant les Mémoires de notre général en chef Charles de GAULLE. Lorsque Sir Alan BROOKE, chef d'Etat-major impérial annonce à De Gaulle le fait d'armes de Bir Hakim la résistance glorieuse de Koenig et de ses compagnons, il confie sur le papier : " *Je remercie le messenger, le congédie, ferme la porte. Je suis seul. Oh ! coeur battant d'émotion. Sanglots d'orgueil, larmes de joie. Pas de bons Français qui ne m'aient suivi !* ".

On a beaucoup dit que si les forces Italo -Allemandes n'étaient pas arrivées à Alexandrie, c'est grâce à la résistance de nos troupes à Bir Hakim. Je n'ai pas la prétention d'être un expert. Je crois qu'il ne faut pas exagérer. Nous avons fait perdre du temps à ROMMEL et dans le désert le temps et la vitesse ont une influence primordiale ainsi que l'esprit de décision. Le Général RITCHIE avait été dépassé, il n'avait pas su profiter de la dispersion et des difficultés de ravitaillement des blindés allemands. Entre le 27 mai et le 25 juin, il y a un mois d'intervalle. Réduire Bir Hakim et ensuite Tobrouk avait demandé trop de temps. Malgré ses pertes en hommes et en matériel, la 8ème armée n'était pas exsangue.

Les renforts en matériel eurent le temps d'arriver d'Amérique pour notre contre-offensive du 25 octobre. C'est à Marsa Matrouh que ROMMEL et les Italiens eurent leur dernier succès. Les forces germano-italiennes furent arrêtées devant El Alamein, ramenées en désordre sur cette position, la dernière avant le Delta. La 8ème armée avait échappé à l'encerclement et surtout gardé son transport. Les British savaient encaisser les coups durs. Ils restèrent impassibles.

Après la chute de Tobrouk, AUCHINLECK avait adressé à ses troupes cet ordre du jour laconique. "*L'ennemi est au bout de son rouleau et nous croit rompus. Montrez-lui qu'il se trompe*". ROMMEL n'avait plus que 28 chars disponibles. Ses hommes étaient comme les nôtres à bout de forces. Ses lignes de ravitaillement s'étiraient jusqu'à Tripoli. Les Anglais restèrent Maîtres du Ciel. Tobrouk était bien tombé le 25 juin mais il fallait du temps pour rétablir et utiliser les facilités portuaires et faire parvenir du ravitaillement par cette base. Les Anglais avaient surtout la bravoure et la ténacité qui leur avaient déjà servi en 1940 dans la bataille d'Angleterre, et qui permettent de sortir de toutes les catastrophes. Ils accordent plus de réalité à la volonté qu'aux faits.

Ce n'est pas le courage qui manque aux germano-italiens, pas plus d'ailleurs qu'une supériorité technique, ceci pour les allemands. Leurs chars "*Panthers*" équipés de 68 étaient supérieurs aux chars anglais et italiens. Leurs stukas également étaient mieux adaptés aux bombardements en piqué. L'armée allemande était de mieux plus homogène ; composée d'hommes gonflés à bloc, fanatisés, sûrs de leur supériorité et sortant de toutes les classes sociales face à une armée courageuse certes mais cosmopolite. Mais ce qui résume tout, c'est le problème du carburant, celui-ci présentait pour les germano-italiens des difficultés insurmontables. Ils furent arrêtés de ce fait.

* * *

Les armées se sont tuées depuis très longtemps. Les anciens adversaires combattraient maintenant dans le même camp, si les circonstances le réclamaient. Les hasards de la vie ont fait que j'ai eu dans ma vie professionnelle d'après-guerre, dans une grande banque internationale, l'occasion de rencontrer des adversaires qui avaient combattu sur les mêmes champs de bataille. Je peux parler de mon ami Alberto Pini, Capitaine de Bersaglieri qui avait suivi dans la division *Ariete* et représentant à Paris du Credito Italiano di Milano et l'Hauptmann Bernent Meyer de la Dresdner Bank. Nous avons souvent discuté et évoqué nos expériences passées. Nous étions tous convaincus de combattre dans l'intérêt supérieur chacun de notre pays.

Nous sommes amis maintenant. Les cultures françaises, anglaises, italiennes et allemandes se complètent, il faut les préserver dans ce qu'elles ont de mieux. Elles ont toutes fait leurs preuves en face d'autres plus discutables. Je n'ai jamais voulu combattre ni contre l'Allemagne, ni contre l'Italie, j'ai combattu contre l'hitlérisme et contre le fascisme qui prêchent le racisme, l'intolérance, la supériorité des races, toutes conceptions auxquelles je ne crois pas et ne croirai pas.

Je rends hommage à tous ceux amis ou ennemis qui participèrent à cette épopée. Espérons que le sacrifice de tous ceux qui sont tombés ne sera pas oublié par nous les survivants et surtout par ceux qui nous suivront.

Claude J. Cornuel